

Douleur et relaxation :

Une pratique du vide face au trop-plein de la douleur

23 septembre 2017, journée ARTEA

Stéphane Fourier

Pour préparer cette journée, je me suis plongé dans un petit texte de Freud qui conclut les annexes à « Inhibition, symptôme et angoisse ». Il s'agit de : « Angoisse, douleur et deuil » (cf annexe). Je me suis aperçu que le texte allemand réservait des trésors qu'ignorent la plupart des traductions.

Déjà dans le texte qui précède (« Complément à l'angoisse »), Freud fait remarquer qu'il n'y a pas que les dangers réels qui peuvent angoisser mais aussi les pulsions qui peuvent apparaître dangereuses. Et il pose une question toute simple : qu'est-ce que ce danger que l'on peut craindre ? La douleur ? La non-satisfaction d'un besoin pulsionnel ? Il dit alors que le danger, c'est quand une situation est traumatique, c'est-à-dire qu'on ne peut pas y échapper, comme face à la douleur ou au déversement de la pulsion quand elle ne trouve aucune satisfaction, et que cela rappelle une situation déjà vécue de désaide, d'Hilflosigkeit comme il dit en allemand. L'aide ne vient pas. La pulsion est quelque chose qui coule, qui sourd du corps, et qui doit trouver satisfaction. On peut donc déjà voir où Freud va nous emmener et qui rejoint ce que Bergès et Balbo nous ont appris du transitivity : il y a absolument besoin de l'aide de l'autre pour ne pas être dans le désaide face aux pulsions, ce qui peut être très dangereux. L'angoisse vient pour nous rappeler qu'être coupé de l'aide de l'autre, c'est très dangereux. Et ce rappel se fait à chaque fois qu'on se trouve en panne, comme dans la douleur qu'on ne peut pas fuir, par exemple. Le transitivity est ce qui transitive par la parole et qui permet d'avoir un effet limitant, refoulant, qui apporte la paix symbolique d'un bord. C'est ce coup de force, par la parole, qui fait entrer l'enfant dans le symbolique. Cela apporte une limite par l'effet d'affectation qui fait que l'affect permet la réaction pour échapper à la jouissance : « Mais tu t'es fait mal ! », dit-on à l'enfant pour qu'il s'affecte.

Dans le texte dont nous essayons de renouveler la lecture : « Angoisse, douleur et deuil », Freud s'interroge sur ces situations, qu'il appelle les situations de séparation d'avec l'objet, de manque, et il se demande pourquoi ces situations peuvent provoquer différentes sensations : angoisse, douleur ou tristesse de deuil (Trauer). Qu'est-ce qui les différencie et pourquoi l'une apparaît-elle plutôt qu'une autre ? On voit que d'emblée,

Freud ramène ces sensations à la séparation. La douleur a partie liée avec la naissance du sujet, c'est-à-dire avec les angoisses et autres sentiments les plus violents, et aussi avec la séparation du corps de l'autre, c'est-à-dire avec l'interdit de l'inceste et avec la castration.

Pour s'en sortir, Freud part, dit-il, encore une fois de la situation du nourrisson (der Säugling) à qui apparaît l'autre qui n'est pas sa mère, qui est étranger (littéralement, sa mère n'est pas reçue par lui au visage, à la vue, nicht zu Gesicht bekommen). Le mot allemand Säugling a cet intérêt sémantique d'évoquer quelque chose du transitivisme dont parlent Bergès et Balbo : c'est le petit « suçoteur » à qui on donne le sein. On voit que la langue allemande qui reste toujours très proche du corps, privilégie plus la satisfaction pulsionnelle que la personne de la mère nourricière. En interprétant la succion comme une demande, la mère organise la pulsion d'une manière qui va apporter de la satisfaction. On peut alors s'interroger sur cette satisfaction dont parle Freud. La pulsion qui n'est que pulsion à aspirer prend alors pour objet une attention à rechercher (donner le sein), une parole (« Mais il a faim ce petit ! »), au lieu de ne rencontrer qu'un objet qui ne représente rien, qui n'est que là à portée de main ou absent, toujours insatisfaisant. Le premier objet de Freud est donc un objet qui n'est pas l'objet au sens d'une opposition sujet/objet. Cela se rapproche de cette première forme d'existence dont parle Heidegger : le « à portée de main » : Zuhandenheit.

Selon un bon mot de Jean-Noël Flatrès qui vous présentera son expérience clinique: le petit brailleux est un embrayeur. Il y a une vraie relance mutuelle pour que les choses passent de l'un à l'autre, transitivent : et ce qui passe c'est bien sûr le langage. Le bébé apprend la sémantique : la faim qui annonce la tétée et la fin de la tétée par exemple. On verra qu'il apprend aussi la syntaxe, ce jeu de place qui permet l'affectation. Par le langage, l'objet se met à subsister (vorhanden) au delà de la disposition qu'on en a (zuhanden), pour reprendre le langage heideggerien.

Revenons à la situation traumatique de l'enfant qui avait appris à retrouver le visage de la mère et qui en voit un autre. L'enfant montre des signes d'angoisse et de douleur. Freud dit que les sensations, angoisse, douleur et autres, ne sont pas encore démêlées. De même, l'enfant ne fait pas la part entre le manque temporaire et la perte durable. Il faudra que la maman enseigne, cultive (pflegen en allemand), mûrisse, dit Freud, cette découverte importante : la réapparition a soin de suivre la disparition. La mère le fait par le jeu de dévoilement de son visage. Freud explique que grâce à cette

découverte, la nostalgie peut se séparer du désespoir. Là où l'entendement du bébé était pris en défaut, là où il était sans aide quand n'apparaissait pas le visage de sa mère, que c'était de l'étranger, du pas-maman, maintenant, il est capable d'attendre autre chose que ce qu'il voit, il voit déjà ce qu'il ne voit pas. Cela s'appelle le symbolique dans un sens lacanien. Le rapport au manque s'en trouve complètement renouvelé. L'enfant n'est plus dans le même monde. Quelque chose du miroir commence à se former, déjà encadré par les mouvements de jubilation de l'enfant. Cette jubilation naît de l'angoisse première et donne une place à l'enfant, change son regard. Son regard se porte sur l'être, comme Heidegger le fait dire à Kant.

On voit là comment le symbolique a fondamentalement à voir avec la temporalité et avec le voile : il y a quelque chose derrière toute chose et cela change le rapport au temps et donc à la réalité. L'absence est symbolisable dès lors qu'elle se fait sur fond de présence et la présence sur fond d'absence, comme nous l'a enseigné Lacan. Ce que Freud appelle la nostalgie, *Sehnsucht* en allemand, fait donc référence à ce nouveau monde où les choses sont nommables, symbolisables.

Les objets se constituent dans ce monde et l'enfant peut alors en éprouver l'absence. Auparavant, la perte de perception ne faisait qu'une avec la perte de l'objet. Il peut maintenant y avoir la douleur de la séparation, l'angoisse face au danger. L'un de ces objets est l'objet de la mère, et non pas la mère comme on le traduit habituellement : *das Objekt der Mutter*, dans le texte de Freud.

Quand le besoin se fait sentir, c'est cet objet fabriqué par l'enfant lui-même qui fait l'objet de ce que Freud appelle la « *Besetzung* », que l'on traduit habituellement par « investissement » mais qui veut dire « occupation ». Freud dit précisément : l'objet de la mère fait l'expérience, en fonction du besoin, d'une occupation intensive, qu'il faut nommer « nostalgique ».

Voilà la grande innovation selon Freud : En cas de manque, l'enfant s'occupe de toute ses forces psychiques de la trace qu'il s'est faite à partir des expériences vécues.

Et là c'est la surprise : Freud dit qu'il faut rapporter la réaction de douleur à cette innovation.

Comme l'a fait remarquer Lacan, la *Besetzung* est mal traduite par l'habituel « investissement ». C'est la préoccupation, dit-il, et ce qui préoccupe : c'est le savoir. Ce qui préoccupe l'enfant, c'est l'objet qu'il s'est forgé et qu'il attend en cas de besoin. Il s'est fabriqué un savoir. En allemand, le mot *Besetzung* est utilisé en couture : comme un

vêtement à embellir de garnitures, à orner, et en langage militaire : une place à investir. La Besetzung a quelque chose de nostalgique (sehnsüchtig), d'ardent, d' impatient, d'envieux, d'impossible. Il y a dans cette innovation que constitue la croyance au retour de l'objet, une mission impossible et désespérée. Il y a là inadéquation entre ce que l'enfant a pu fabriquer : l'objet de la mère, et les besoins qui ne laissent à l'enfant dans sa misère d'humain que de partir à l'assaut de cet objet, à la quête d'on ne sait quel Graal, jusqu'à en souffrir. Il connaît alors une douleur de manque, de dépendance à un objet qui est une représentation, un bout de la mère qui n'est plus là, quelque chose qu'il a là dressé devant lui pour continuer à exister. Mais avec la Besetzung, l'enfant a appris quelque chose de la syntaxe : la Besetzung est aussi en linguistique l'occupation de places et champs pour signifier. Le vide devient une place où l'enfant peut faire siéger les signifiants qui règneront sur son existence. Le problème commence quand ces signifiants ne sont plus dialectisables.

A partir de là, Freud va faire le point sur le peu que l'on sache de la douleur : la seule chose certaine, dit-il, est qu'une excitation assaillante fait brèche dans le système de défense (externe ou interne) et se comporte alors comme une excitation pulsionnelle continue. La métaphore militaire l'emporte encore et Freud balaie la distinction entre physique et psychique par cette entrée en lice de la pulsion qui est ce qui aiguillonnera l'activité psychique. Il balaie aussi la distinction entre périphérie externe et interne du corps. Ce qui l'intéresse, c'est en quoi une agression externe ou interne peut avoir rapport avec une perte d'objet. Qu'est-ce qu'il y a de commun entre les différentes causes de douleur ?

Dans la douleur corporelle, Freud parle de Besetzung : il y a une Besetzung, qu'il faut bien appeler narcissique, dit-il, de la place corporelle souffrante. Le problème est que cette Besetzung est inefficace car de plus en plus forte avec un effet d'évidement du Moi. Tout y passe et soi avec. La douleur accompagne donc une véritable hémorragie narcissique et suppose donc qu'il y ait déjà eu une formation du Moi, c'est-à-dire avant l'accomplissement du stade du miroir. De quel Moi s'agit-il donc ? On pourrait dire que c'est le miroir que l'enfant se construit à partir de l'autre, miroir dans lequel il essaye déjà de lire les signes de sa propre reconnaissance. Ce miroir, dès le départ, est incapable de tout spéculer, confrontant d'emblée l'enfant à la coupure, au manque à être de l'Autre, à sa propre aphanisis comme sujet en constitution. On est là dans les identifications précoces avec tous les aléas de la relation d'objet naissante. Cela évoque

déjà tout ce que Lacan développera sur l'aliénation et la séparation et sur son invention de l'objet « a ».

Par deux remarques, Freud montre que l'objet de cette Besetzung est un sous-fifre, un tenant-lieu, un représentant psychique. D'abord, des douleurs internes font venir des représentations spatiales qui resteraient sinon inconnues. Ensuite, les douleurs corporelles les plus intenses peuvent ne pas se produire si on dévie le psychisme sur autre chose.

Alors Freud dit qu'il y a eu transfert (Übertragung) de la douleur physique sur la douleur psychique grâce à ça : si c'est un représentant psychique qui est envahi de douleur en cas de douleur corporelle, c'est aussi un représentant psychique qui sera envahi si la douleur n'est pas corporelle : le Moi s'épuise à envahir de nostalgie un « objet manquant (perdu) », dont il ne reste qu'une figuration. Cette nostalgie évoque déjà une des caractéristiques de l'objet « a » lacanien, non pas objet de désir mais objet cause du désir.

Nous voyons que le psychisme agit donc sur une scène où les choses sont transférables, où l'altérité du corps et l'altérité de l'autre se rejoignent dans le rapport aux représentations. Ce rapport ne peut pas effacer la détresse du petit humain. Il en garde au contraire la marque. Freud écrit que c'est le caractère continu et le caractère irréfrenable de cette action d'occupation qui produisent le même état de désaide psychique. Freud conclut alors sur la nature de la douleur : c'est le rapport élevé, dit-il de l'action d'occupation et de lien, qui conduit à ce que le déplaisir revête le caractère de la douleur. On voit que Freud n'approuverait pas les théories modernes déféctologiques. Ce n'est pas le manque en lui-même qui provoque la douleur, c'est l'évitement de ce manque.

En ce qui concerne le deuil, Freud n'y voit plus de difficulté : quand il faut battre la retraite hors de l'objet précédemment occupé, la séparation est douloureuse à chaque fois qu'elle est contrecarrée par l'occupation nostalgique, élevée et chimérique de l'objet. On voit dans ce texte de Freud que la douleur ressentie l'est avec les moyens que le psychisme naissant utilise face à toute situation d'agression qui déborde pourtant ces moyens. Le savoir du sujet a beau être pris en défaut, le sujet s'y attache d'autant plus.

Quand le besoin se fait sentir - c'est-à-dire quand le manque qui vient de l'autre fait apparaître le sujet comme trou dans le Réel - comme le fait remarquer Lacan : la misère humaine consiste à ne pouvoir qu'halluciner une satisfaction. L'enfant le fait en

faisant le siège d'une représentation acquise par l'expérience auprès de son prochain, expérience bonne ou mauvaise. Par chance, l'investissement de cette représentation coïncidera avec une bonne expérience auprès d'un autre qui entendra une demande et y répondra. C'est ainsi tout le tissu symbolique et le principe du plaisir qui est invoqué pour satisfaire le besoin. Freud dit que l'objet devient nostalgisable (*sehnsüchtig*). Sans réponse ou sans possibilité de fuite, il n'y a donc plus rien à désirer et l'occupation de la représentation du corps douloureux ou de l'objet perdu ne cesse de s'épancher, pour atteindre un niveau douloureux, comme le fait une pulsion dit Freud, avec des effets d'évidement de tout ce système de protection qu'il appelle le *Ich*, le *Moi*.

Nous verrons comment la relaxation, en réintroduisant le corps comme une altérité bien présente, avec toute sa fonction de méconnaissance soutenue par le transitivity du thérapeute, peut aider le sujet à renouer avec la réalité pour ne pas s'épuiser dans un combat perdu d'avance.

Il est perdu d'avance parce que l'objet est de toute façon un objet perdu. La parole de la mère est un de ces objets. Elle doit se retirer pour créer du symbolique, c'est-à-dire présente sur fond d'absence et absente sur fond de présence. Sinon elle est trop là ou pas assez (cf l'évocation du rapport entre la douleur et l'objet voix dans le poème de Heine : *die Lorelei*. Voir en annexe). La relaxation apprend au patient à se passer de la parole du thérapeute qui continue pourtant à être là, à laisser ses effets dans le corps. Face au trop plein de *Besetzung*, la relaxation réouvre des champs, des espaces, qui permettent que le corps à nouveau se noue autour du vide laissé par l'objet du désir, l'objet toujours manquant. Pas de nœud possible si il n'y a pas de vide, de coupure. Le savoir que le corps recèle peut à nouveau être méconnu pour être réinterrogé.

A propos de ce savoir, on peut dire comme Lacan que c'est ce savoir dont on ne sait rien qui préoccupe, qui *besetzt* pour reprendre le mot allemand de Freud. Le problème du douloureux est que la *Besetzung* coule à flot et se concentre sur la zone douloureuse ou la représentation de l'objet perdu. Le douloureux se met à en savoir bien trop sur ce qui le préoccupe, savoir qui ne peut plus s'articuler à aucun désir. La relaxation parvient à calmer ce flot pour que d'autres zones soient réinvesties et puissent à nouveau produire des images qui se mettent à parler, ou bien que les zones douloureuses en étant moins saturées puissent à nouveau s'intégrer au tissu symbolique de l'histoire du sujet.

La relaxation structure ce flot par sa progressivité, ses scansion, ses allers et venues, les différences et les espaces qu'elle met en place entre les registres du Réel (le toucher) de l'Imaginaire (les images) et le Symbolique (la nomination) : c'est tout le travail du psychisme face aux pulsions, en prenant ces dernières une à une, qui est repris. Les événements traumatiques peuvent ainsi être resitués dans toute l'histoire du sujet, c'est-à-dire dans l'histoire de la construction de son psychisme face à la pulsion qui ne connaît pas d'autre, histoire scandée par les paroles et absences de paroles venues de l'autre. C'est l'objet « a » de Lacan qui court tout le long de ce processus. Pour mener ce travail, si le thérapeute a une attitude transitive, le patient n'est plus seul face à ses dangereuses pulsions, dangereuses car le mettant en danger d'Hilflosigkeit.

<p>Sigmund Freud</p> <p>Hemmung, Symptom und Angst (1926 (1925)) XI Nachträge C Angst, Schmerz und Trauer</p> <p>Zur Psychologie der Gefühlsvorgänge liegt sowenig vor, daß die nachstehenden schüchternen Bemerkungen auf die nachsichtigste Beurteilung Anspruch erheben dürfen. An folgender Stelle erhebt sich für uns das Problem. Wir mußten sagen, die Angst werde zur Reaktion auf die Gefahr des Objektverlusts. Nun kennen wir bereits eine solche Reaktion auf den Objektverlust, es ist die Trauer. Also wann kommt es zur einen, wann zur anderen? An der Trauer, mit der wir uns bereits früher beschäftigt haben (Siehe: „Trauer und Melancholie“), blieb ein Zug völlig unverstanden, ihre besondere Schmerzlichkeit. Daß die Trennung vom Objekt schmerzlich ist, erscheint uns trotzdem selbstverständlich. Also kompliziert sich das Problem weiter: Wann macht die Trennung vom Objekt Angst, wann Trauer und wann vielleicht nur Schmerz?</p> <p>Sagen wir es gleich, es ist keine Aussicht vorhanden, Antworten auf diese Fragen zu geben. Wir werden uns dabei bescheiden, einige Abgrenzungen und einige Andeutungen zu finden.</p>	<p>Sigmund Freud</p> <p>Entrave¹, symptôme et angoisse XI Annexes C Angoisse, douleur et tristesse de deuil</p> <p>On dispose² de si peu de choses sur la psychologie des processus des sentiments, que les timides remarques qui suivent ont le droit de prétendre au jugement le plus bienveillant. A l'endroit suivant se soulève pour nous le problème : il nous fallait dire que l'angoisse advient en réaction au danger de la perte d'un objet. Pourtant nous connaissons déjà une telle réaction à la perte d'un objet : il s'agit de la tristesse de deuil. Eh bien, quand cela en vient-il à l'une, quand à l'autre ? La tristesse de deuil, dont nous nous sommes déjà occupés dans le passé (cf : Tristesse de deuil et mélancolie), comprend un trait totalement incompris : sa spéciale dolorosité. Que la séparation d'un objet soit douloureuse, cela nous semble cependant aller de soi. Eh bien le problème se complique un peu plus : Quand la séparation d'un objet provoque-t-elle de l'angoisse, quand de la tristesse de deuil et quand peut-être seulement de la douleur ?</p> <p>Disons le tout de suite, il n'y a aucune perspective existante³ de donner des réponses à ces questions. Nous nous contenterons de trouver quelques délimitations et indications.</p> <p>Quoiqu'il en soit, notre point de</p>
---	--

¹ Note du Traducteur : Hemmung signifie : frein, entrave, gêne. Habituellement traduit par inhibition.

² NT : vorliegen : littéralement : être couché devant, traduit par : être à disposition, être établi.

³ NT : vorhanden, littéralement : devant les mains, traduit habituellement par : existant, sous la main. Cf l'usage que Martin Heidegger en fait, quand il l'oppose à zuhanden : à portée de main, disponible. Vorhanden est alors traduit par : subsistant, c'est-à-dire mode d'existence au-delà de la seule disponibilité utilitaire (Sein und Zeit, 1927).

<p>Unser Ausgangspunkt sei wiederum die eine Situation, die wir zu verstehen glauben, die des Säuglings, der anstatt seiner Mutter eine fremde Person erblickt. Er zeigt dann die Angst, die wir auf die Gefahr des Objektverlustes gedeutet haben. Aber sie ist wohl komplizierter und verdient eine eingehendere Diskussion. An der Angst des Säuglings ist zwar kein Zweifel, aber Gesichtsausdruck und die Reaktion des Weinens lassen annehmen, daß er außerdem noch Schmerz empfindet. Es scheint, daß bei ihm einiges zusammenfließt, was später gesondert werden wird. Er kann das zeitweilige Vermissen und den dauernden Verlust noch nicht unterscheiden; wenn er die Mutter das eine Mal nicht zu Gesicht bekommen hat, benimmt er sich so, als ob er sie nie wieder sehen sollte, und es bedarf wiederholter tröstlicher Erfahrungen, bis er gelernt hat, daß auf ein solches Verschwinden der Mutter ihr Wiedererscheinen zu folgen pflegt. Die Mutter reift diese für ihn so wichtige Erkenntnis, indem sie das bekannte Spiel mit ihm aufführt, sich vor ihm das Gesicht zu verdecken und zu seiner Freude wieder zu enthüllen. Er kann dann sozusagen Sehnsucht empfinden, die nicht von Verzweiflung begleitet ist.</p> <p>Die Situation, in der er die Mutter vermißt, ist infolge seines Mißverständnisses für ihn keine Gefahrensituation, sondern eine traumatische, oder richtiger, sie ist eine</p>	<p>départ est cette situation que nous croyons comprendre : celle du nourrisson⁴, qui, au lieu de sa mère, découvre⁵ une personne étrangère⁶. Il montre alors l'angoisse que nous avons interprétée comme indiquant le danger de la perte d'un objet. Mais elle est, c'est sûr, plus compliquée et mérite une discussion plus approfondie. Sur l'angoisse du nourrisson, il n'y a certes aucun doute, mais l'expression du visage et la réaction de pleurer font supposer qu'en outre il ressent de la douleur. Il semble que chez lui, quelque chose conflue qui plus tard sera séparé. Il n'est pas encore capable de distinguer le manque temporaire et la perte durable ; Lorsqu'il n'aperçoit pas sa mère⁷, il se conduit comme si il ne devait plus jamais la revoir de nouveau, et cela nécessite des expériences rassurantes répétées, jusqu'à ce qu'il ait appris, qu'à une telle disparition de la mère, a soin⁸ de succéder sa réapparition. La mère mûrit cette découverte si importante pour lui, en exécutant avec lui le jeu connu de se cacher le visage devant lui et de le dévoiler à nouveau à sa plus grande joie. Il peut ensuite ressentir pour ainsi dire de la nostalgie⁹ qui n'est pas accompagnée de désespoir.</p> <p>La situation, où il éprouve le manque de la mère, est pour lui, par suite de son erreur de compréhension, non pas une situation de danger mais une situation traumatique, ou plus exactement, elle est</p>
---	---

⁴ NT : Säugling : le nourrisson ; saugen : têter, aspirer ; säugen : allaiter. On entend mieux en allemand l'activité du côté de l'enfant qui débouche sur une activité en relation. Il s'agit donc d'un petit suçoteur qui obtient qu'on lui donne le sein.

⁵ NT : erblicken : apercevoir.

⁶ NT : fremd : étranger, autre. Ici : autre que la mère, étranger à la mère.

⁷ NT : nicht zu Gesicht bekommen : ne pas voir, littéralement : ne pas recevoir au visage, à la vue.

⁸ NT : pflegen : cultiver, prendre soin, avoir l'habitude.

⁹ NT : L'intraduisible Sehnsucht ! Aspiration avec épreuve impatiente du manque, de la dépendance. Il est selon nous erroné de parler de désir.

traumatische, wenn er in diesem Moment ein Bedürfnis verspürt, das die Mutter befriedigen soll; sie wandelt sich zur Gefahrensituation, wenn dies Bedürfnis nicht aktuell ist. Die erste Angstbedingung, die das Ich selbst einführt, ist also die des Wahrnehmungsverlustes, die der des Objektverlustes gleichgestellt wird. Ein Liebesverlust kommt noch nicht in Betracht. Später lehrt die Erfahrung, daß das Objekt vorhanden bleiben, aber auf das Kind böse geworden sein kann, und nun wird der Verlust der Liebe von Seiten des Objekts zur neuen, weit beständigeren Gefahr und Angstbedingung.

Die traumatische Situation des Vermissens der Mutter weicht in einem entscheidenden Punkte von der traumatischen Situation der Geburt ab. Damals war kein Objekt vorhanden, das vermißt werden konnte. Die Angst blieb die einzige Reaktion, die zustande kam. Seither haben wiederholte Befriedigungssituationen das Objekt der Mutter geschaffen, das nun im Falle des

traumatique si à ce moment il ressent un besoin que doit satisfaire¹⁰ la mère ; elle se change en une situation de danger quand ce besoin n'est pas immédiatement présent. La première condition de l'angoisse que le Moi¹¹ introduit lui-même, est par conséquent celle de la perte de perception qui est mise au même niveau que celle de la perte d'un objet. Une perte d'amour ne vient pas encore en considération. Plus tard, l'expérience enseigne que l'objet peut rester présent¹², mais peut être devenu fâché¹³ envers l'enfant, et alors, la perte de l'amour de la part de l'objet, devient nouveaux danger et condition d'angoisse, bien trop durables.

La situation traumatique du manque de la mère s'écarte en un point décisif de la situation traumatique de la naissance. A cette époque, il n'existait pas d'objet¹⁴ qui pouvait être manquant. L'angoisse restait la seule réaction qui avait lieu¹⁵. Depuis, des situations répétées de satisfaction¹⁶ de besoins ont créé l'objet de la mère¹⁷, qui maintenant, en cas de nécessité, connaît une occupation¹⁸

¹⁰ NT : befriedigen : satisfaire. Littéralement : apaiser, sécuriser (befriedigen) et faire assez (satisfaire). Cette satisfaction dont Freud parle est peut-être là à rapprocher de la mère suffisamment bonne de Winnicott.

¹¹ NT : das Ich : seule fois que Freud parle du Moi dans le texte. Le Moi ne s'oppose pas à l'objet mais est introducteur d'une équivalence : l'existence de l'objet dépend de sa perception. Ce Moi suspend donc sa propre existence à la perception de l'objet.

¹² NT : Vorhanden : cf note 3

¹³ NT : böse : méchant.

¹⁴ NT : kein Objekt vorhanden : cf note 3. Voilà qui aurait pu réconcilier Heidegger avec Freud. Freud aussi parle d'une existence qui précède la notion d'objet.

¹⁵ NT : zustande kommen : littéralement : venir à être élevé, debout, dressé.

¹⁶ NT : cf note 10.

¹⁷ NT : das Objekt der Mutter : ce nouvel objet vient donc en place de la perception de la mère. Là où la mère, l'objet, n'est plus perçue, l'enfant occupe cet objet « de » la mère. Le « de » est ici génitif, part de la mère en l'absence de la mère, trace laissée par une perception partielle de l'objet (le visage), trace que l'enfant « besetzt » (cf note 15).

¹⁸ NT : Besetzung : traduit habituellement par : investissement. Cela peut se concevoir dans un sens militaire. Besetzung qui vient de setzen : asseoir, a un sens militaire d'occupation, un sens en couture d'ornementation, de garnissage. Mais « investissement » se réfère trop à une théorie purement économique de l'appareil

<p>Bedürfnisses eine intensive, „sehnsüchtig“ zu nennende Besetzung erfährt. Auf diese Neuerung ist die Reaktion des Schmerzes zu beziehen. Der Schmerz ist also die eigentliche Reaktion auf den Objektverlust, die Angst die auf die Gefahr, welche dieser Verlust mit sich bringt, in weiterer Verschiebung auf die Gefahr des Objektverlustes selbst.</p> <p>Auch vom Schmerz wissen wir sehr wenig. Den einzig sicheren Inhalt gibt die Tatsache, daß der Schmerz – zunächst und in der Regel – entsteht, wenn ein an der Peripherie angreifender Reiz die Vorrichtungen des Reizschutzes durchbricht und nun wie ein kontinuierlicher Triebreiz wirkt, gegen den die sonst wirksamen Muskelaktionen, welche die gereizte Stelle dem Reiz entziehen, ohnmächtig bleiben. Wenn der Schmerz nicht von einer Hautstelle, sondern von einem inneren Organ ausgeht, so ändert das nichts an der Situation; es ist nur ein Stück der inneren Peripherie an die Stelle der äußeren getreten. Das Kind hat offenbar Gelegenheit, solche Schmerzerlebnisse zu machen, die unabhängig von seinen Bedürfniserlebnissen sind. Diese Entstehungsbedingung des Schmerzes scheint aber sehr wenig Ähnlichkeit mit</p>	<p>intensive, qu’il faut nommer nostalgique¹⁹. A cette innovation est à référer la réaction de douleur. La douleur est par conséquent la véritable²⁰ réaction à la perte d’un objet, l’angoisse la réaction au danger que cette perte entraîne, et par extension au danger de la perte de l’objet lui-même.</p> <p>De la douleur aussi, nous savons très peu. L’unique contenu certain est donné par le fait que la douleur – d’abord et en règle générale – se produit quand une irritation assaillante à la périphérie, perce les dispositifs de protection contre les irritations et agit alors comme une irritation pulsionnelle continue, contre laquelle les actions musculaires qui sont efficaces habituellement en dérobant l’endroit irrité à l’irritation, restent impuissantes. Si la douleur ne part pas d’un endroit de la peau mais d’un organe interne, cela ne change rien à la situation ; c’est seulement un morceau de la périphérie intérieure qui est concerné à la place d’un morceau de la périphérie extérieure. L’enfant à visiblement l’occasion de faire de telles expériences de la douleur, qui ne dépendent pas de ses expériences de besoin. Cette condition de formation de la douleur</p>
---	---

psychique, comparé alors au système neurologique. Lacan a préféré parler de préoccupation. Pour lui, le sujet est préoccupé par ce qu’il sait. La traduction anglaise de James Strachey pour Besetzung est : cathexis (littéralement : avoir de haut en bas, complètement). Cette traduction présente l’avantage de faire de la Besetzung un processus original, mais a l’inconvénient de la réifier comme processus quasi-neurophysiologique et de réifier l’objet par la même occasion. Le concept de cathexis a intégré depuis la théorie de l’analyse transactionnelle. La notion de cathexis renvoie à celle d’énergie libidinale ou psychique, ce qui ne va pas avec l’utilisation que Freud fait ici du terme de Besetzung quand il parle de Sehnsuchtsbesetzung ou de Schmerzbesetzung. Cette notion de place à occuper par différentes choses se rapproche du sens que prend Besetzung en linguistique : occupation d’une place, d’un champ, pour signifier. Freud nous emmène ainsi quelque part entre la phénoménologie et la topologie.

¹⁹ NT : sehnsüchtig : nostalgique (cf note 9). On pourrait dire : plein d’aspiration nostalgique, d’éprouvé de manque.

²⁰ NT : eigentlich : propre, véritable.

einem Objektverlust zu haben, auch ist das für den Schmerz wesentliche Moment der peripherischen Reizung in der Sehnsuchtssituation des Kindes völlig entfallen. Und doch kann es nicht sinnlos sein, daß die Sprache den Begriff des inneren, des seelischen, Schmerzes geschaffen hat und die Empfindungen des Objektverlusts durchaus dem körperlichen Schmerz gleichgestellt.

Beim körperlichen Schmerz entsteht eine hohe, narzißtisch zu nennende Besetzung der schmerzenden Körperstelle, die immer mehr zunimmt und sozusagen entleerend auf das Ich wirkt. Es ist bekannt, daß wir, bei Schmerzen in inneren Organen, räumliche und andere Vorstellungen von solchen Körperteilen bekommen, die sonst im bewußten Vorstellen gar nicht vertreten sind. Auch die merkwürdige Tatsache, daß die intensivsten Körperschmerzen bei psychischer Ablenkung durch ein andersartiges Interesse nicht zustande kommen (man darf hier nicht sagen: unbewußt bleiben), findet in der Tatsache der Konzentration der Besetzung auf die psychische Repräsentanz der schmerzenden Körperstelle ihre Erklärung. Nun scheint in diesem Punkt die Analogie zu liegen, die die Übertragung der Schmerzempfindung auf das seelische Gebiet gestattet hat. Die intensive, infolge ihrer Unstillbarkeit stets anwachsende Sehnsuchtsbesetzung des vermißten (verlorenen) Objekts schafft

semble cependant avoir très peu de ressemblance avec une perte d'un objet, de même, le moment essentiel pour la douleur de l'irritation périphérique disparaît dans la situation de manque nostalgique de l'enfant. Et pourtant, ça ne peut pas être pour rien que le langage a créé le concept de douleur intérieure, morale²¹ et qu'il a mis les sensations de perte d'un objet absolument au même niveau²² que la douleur corporelle.

Lors d'une douleur corporelle, se forme une occupation, élevée, qu'il faut nommer narcissique, de la partie douloureuse du corps, occupation toujours croissante et qui agit pour ainsi dire sur le Moi en le vidant. C'est connu que lors de douleurs au niveau des organes internes, nous viennent des figurations²³ de telles parties du corps, figurations spatiales ou autres, qui sinon ne sont pas du tout représentées en figurations conscientes. De même, le fait remarquable que les plus intenses douleurs corporelles n'ont pas lieu (on ne peut pas ici dire : restent inconscientes) lors d'une distraction psychique sur un intérêt d'une autre nature, trouve son explication dans le fait de la concentration de l'occupation sur le représentant psychique de l'endroit douloureux du corps. Il semble donc que ce soit en ce point que réside l'analogie, celle qui a permis le transfert²⁴ de la sensation de douleur vers le domaine moral. L'occupation en nostalgie²⁵, intensive, constamment croissante suite

²¹ NT : seelisch : de l'âme. Souvent traduit par : psychique. Freud n'utilise pas ici psychisch.

²² NT : deuxième fois que Freud utilise le verbe « gleichstellen ». La première fois pour le Moi qui met au même niveau la perte de perception et la perte d'objet ; la deuxième fois c'est le langage qui met au même niveau la sensation de perte et la douleur corporelle.

²³ NT : Vorstellen : représentation, littéralement : mis debout devant. Lacan parlait de la Vorstellung freudienne. Freud n'utilise pas là comme ailleurs le mot : Repräsentanz. Aussi, nous préférons : figuration.

²⁴ NT : die Übertragung, le transfert !

²⁵ NT : Sehnsuchtsbesetzung.

dieselben ökonomischen Bedingungen wie die Schmerzbesetzung der verletzten Körperstelle und macht es möglich, von der peripherischen Bedingtheit des Körperschmerzes abzusehen! Der Übergang vom Körperschmerz zum Seelenschmerz entspricht dem Wandel von narzißtischer zur Objektbesetzung. Die vom Bedürfnis hochbesetzte Objektvorstellung spielt die Rolle der von dem Reizzuwachs besetzten Körperstelle. Die Kontinuität und Unhemmbarkeit des Besetzungsvorganges bringen den gleichen Zustand der psychischen Hilflosigkeit hervor. Wenn die dann entstehende Unlustempfindung den spezifischen, nicht näher zu beschreibenden Charakter des Schmerzes trägt, anstatt sich in der Reaktionsform der Angst zu äußern, so liegt es nahe, dafür ein Moment verantwortlich zu machen, das sonst von der Erklärung noch zu wenig in Anspruch genommen wurde, das hohe Niveau der Besetzungs- und Bindungsverhältnisse, auf dem sich diese zur Unlustempfindung führenden Vorgänge vollziehen.

Wir kennen noch eine andere Gefühlsreaktion auf den Objektverlust, die Trauer. Ihre Erklärung bereitet aber keine Schwierigkeiten mehr. Die Trauer entsteht unter dem Einfluß der Realitätsprüfung, die kategorisch verlangt, daß man sich von dem Objekt trennen müsse, weil es nicht mehr besteht. Sie hat nun die Arbeit zu leisten, diesen Rückzug vom Objekt in all den Situationen durchzuführen, in denen

à son caractère inapaisable, cette occupation en nostalgie de l'objet manquant (perdu), crée les mêmes conditions économiques que l'occupation en douleur²⁶ de l'endroit du corps blessé, et permet de faire abstraction de la condition périphérique de la douleur corporelle ! La transition de la douleur du corps à la douleur morale correspond à la transformation de l'occupation narcissique en occupation d'objet²⁷. La figuration d'objet grandement occupée par le besoin, joue le rôle de l'endroit du corps occupé par le surcroît d'irritation. La continuité et l'irréfrénabilité²⁸ du processus d'occupation engendrent le même état de détresse²⁹ psychique. Si la sensation de déplaisir qui s'ensuit, porte le caractère spécifique de la douleur (pas plus descriptible), au lieu de se manifester sous la forme de réaction de l'angoisse, cela va de soi de rendre responsable un élément qui a été encore trop peu pris en considération : le haut niveau des proportions d'occupation et de lien, sur lequel s'effectuent ces processus conduisant à la sensation de déplaisir.

Nous connaissons encore une autre réaction des sens à la perte d'un objet : la tristesse de deuil. Son explication ne cause cependant plus de difficultés. La tristesse de deuil surgit sous l'influence de l'épreuve de la réalité, qui exige catégoriquement que l'on doive³⁰ se séparer de l'objet, parce qu'il n'existe³¹ plus. Elle a maintenant à accomplir le travail d'exécuter cette retraite hors de l'objet dans toutes les

²⁶ NT : Schmerzbesetzung.

²⁷ NT : Objektbesetzung.

²⁸ NT : Unhemmbarkeit : on retrouve là Hemmung du titre de l'ouvrage.

²⁹ NT : Hilflosigkeit : le caractère de ce qui est sans aide. Là, Freud la dit « psychisch ».

³⁰ NT : müssen : devoir, falloir. Obligation qui s'impose sans alternative.

³¹ NT : bestehen : exister, consister. On retrouve la racine stehen qui donne : stand.

<p>das Objekt Gegenstand hoher Besetzung war. Der schmerzliche Charakter dieser Trennung fügt sich dann der eben gegebenen Erklärung durch die hohe und unerfüllbare Sehnsuchtsbesetzung des Objekts während der Reproduktion der Situationen, in denen die Bindung an das Objekt gelöst werden soll.</p>	<p>situations dans lesquelles l'objet était l'objet³² d'une grande occupation. Le caractère douloureux de cette séparation entre donc dans le cadre de l'explication précédemment donnée, explication par l'occupation en nostalgie élevée et chimérique³³ de l'objet pendant la reproduction des situations dans lesquelles la liaison à l'objet doit³⁴ être dénouée.</p> <p>Traduction/lecture : Stéphane Fourrier. 2017</p>

³² NT : Gegenstand : objet dans le sens de ce qui est debout en vis-à-vis, contre. Comme un stand qui serait la cible de la Besetzung.

³³ NT : unerfüllbare : qu'on ne peut remplir, comme une mission impossible.

³⁴ NT : sollen : devoir. Par opposition à müssen : choix selon une autorité. Quand on a à (müssen) se séparer de l'objet, on devrait (sollen) dénouer les liens qui nous retiennent à lui. Le devoir de sollen se retrouve ainsi dans la célèbre injonction éthique freudienne : Wo Es war, soll Ich werden ; Là où Ca était, doit Je advenir.

Postlude: Heinrich HEINE, die Lorelei

Ich weiss nicht, was soll es bedeuten,
Dass ich so traurig bin;
Ein Märchen aus alten Zeiten,
Das kommt mir nicht aus dem Sinn.
Die Luft ist kühl und es dunkelt,
Und ruhig fließt der Rhein:
Der Gipfel des Berges funkelt,
Im Abendsonnenschein.
Die schönste Jungfrau sitzet
Dort oben wunderbar,
Ihr goldnes Geschmeide blitzet,
Sie kämmt ihr goldenes Haar.
Sie kämmt es mit goldenem Kamme,
Und singt ein Lied dabei;
Das hat eine wundersame
gewaltige Melodei.
Den Schiffer im kleinen Schiffe
Ergreift es mit wildem Weh;
Er schaut nicht die Felsenriffe,
Er schaut nur hinauf in die Höh'
Ich glaube, die Wellen verschlingen
Am Ende Schiffer und Kahn;
Und das hat mit ihrem Singen
Die Lorelei getan

Je ne sais ce que cela peut vouloir dire,
que je sois si triste.
Un conte venu des temps anciens,
ne me sort pas de l'esprit.
L'air est frais et cela s'assombrit,
et le Rhin coule calmement:
le sommet du Mont étincelle,
Dans les lueurs du couchant.
La plus belle des jeunes filles est assise
tout là-haut, merveilleuse,
Ses bijoux d'or brillent,
Elle peigne sa chevelure d'or.
Elle la peigne avec un peigne d'or
tout en chantant une chanson.
Celle-ci a une étrange
et puissante mélodie.
Elle saisit le marin dans
son petit bateau par une sauvage douleur:
il ne voit plus les récifs,
Il ne regarde plus que les hauteurs.
Je crois que les vagues engloutissent
finalement le marin et sa barque;
Et ça, avec son chant
a fait la Lorelei.